

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE HAUTE-PICARDIE

Le Siège de Laon sous Henri IV 1594

par Suzanne MARTINET.

Les historiens modernes s'attachent à la prise de Paris lors de la reconquête du royaume par Henri IV et traitent le siège de Laon en trois mots quand ils ne le passent pas sous silence. Or, une étude des textes d'époque nous fait, au contraire découvrir l'importance de cet événement militaire pour les contemporains qui considèrent notre ville comme « le retranchement, le boulevard de la Ligue ».

Nous sommes d'ailleurs extrêmement bien renseignés sur la prise de Laon, puisqu'elle est racontée en détails par Agrippa d'Aubigné dans son *Histoire universelle*, par Dupleix dans son *Histoire de Henry le Grand, quatrième du nom*, par de Thou, dans son *Histoire universelle*, t. 12, par Sully, dans ses *mémoires*, livre VI, par Pierre de l'Etoile, *journal d'Henri IV*, par Davila, dans son *Histoire des guerres civiles de France*, dans l'édition italienne puis dans sa traduction faite sous Louis XIII, par le manuscrit d'Antoine Richard sur *la Ligue du Laonnois*, terminé en 1596, et enfin par une lettre d'Henri IV écrite au camp de Laon, le lendemain de la bataille de Sauvrezis (lettre qui se trouve aux Archives de l'Aisne).

Parmi ces sept historiens, deux donnent un témoignage de grande valeur puisqu'ils ont vécu les événements qu'ils racontent ; le premier est Davila (Henri Caterin), officier d'Henri IV, le deuxième Richard, âgé de 18 ans lors du siège, qui passa ces jours terribles dans la place de Laon. Sully, de son côté, a vécu épisodiquement le siège, mais ses écrits ne peuvent être utilisés qu'avec circonspection, car le ministre d'Henri IV relatant les faits longtemps après a fait une confusion de dates dans le déroulement des opérations.

C'est en 1589 que Laon était passé au parti de la Ligue, après l'assassinat à Blois du duc de Guise et de son frère le cardinal de Reims, le 23 décembre 1588. Cette faute politique d'Henri III avait entraîné les Laonnois à la suite du duc de Mayenne, Charles de Lorraine, qu'ils considéraient comme le descendant du dernier

carolingien portant ce nom et ce titre, trahi par l'évêque de Laon, en 987. A la tête des Ligueurs apparaît aussitôt Geoffroy de Billy, abbé de Saint-Vincent, grand vicaire du cardinal assassiné. Dès 1589, on se prépare à la résistance.

A l'Hôtel du Petit Saint-Vincent, puits Saint-Julien, l'Assemblée générale des Laonnois, le 21 Février « décide que l'artillerie sera raccommodée, que les trous du beffroi et autres lieux des eaux seront visités pour retoucher les trous, que les fosses de la ville seront nettoyées, que les parapets des murailles seront relevés de hauteur compétente, que toutes les maisons seront visitées pour connaître les armes qu'on y garde ». (Richard, pp. 52-53).

En septembre 1589, le gouverneur ayant visité le circuit de la ville décide de faire jeter bas une belle et ancienne église, Notre-Dame la Profonde, pour y faire un boulevard (afin d'y installer les canons) (Richard, p. 200) ; il fut annoncé que « maisons et bâtiments proches des murailles dans les Chenizelles seraient également jetés bas dans les trois jours aux frais des propriétaires ; il en fut de même des petites maisons et jardins sous la porte Lupsault » (p. 202, Richard). Comme les propriétaires font grise mine, nouvelles sommations à Nicolas Labiche, Claude Duchesne, Maître Antoine Faultre et la Veuve Claude Marquette « de faire abattre incontinent et sans délai les murailles, arbres et haies des jardins qu'ils avaient dans les fossés, ce qui les fâcha fort, d'autant que ces jardins étaient beaux et bien accommodés » (Richard, p. 214).

En mars 1590, deux compagnies de gens de pied finirent de raser ce qui restait dans les Chenizelles, tout en mangeant force viande alors qu'on était en carême, montrant l'exemple pour des soldats catholiques. (Richard, p. 254).

En mai 1590, les habitants sont priés de se fournir en farines et outils, en vue d'un siège. (Richard, p. 272).

Le 5 juin 1590, le duc du Maine à Laon décide d'aller attaquer Crépy ; mais le 6 juin, il est averti de la venue d'Henri IV qui était au-deça de Compiègne. Logé à Saint-Vincent, le duc ordonne de faire diligence et de travailler à un retranchement allant de Laneuille aux premières maisons de Semilly. Le 8 juin, l'infanterie est au moulin de Laneuille avec deux pièces de canon. Trois pièces de canon sont portées au pied des vignes du Blanc Mont ; la cavalerie est dans les faubourgs de Vaux, elle y fit grand dégât dans les jardins empouillés en blé, pois et fèves. Quarante cavaliers sont dans la cense d'Avain. Le roi arriva vers les 7 heures du soir avec 400 chevaux, mais comme personne ne sortit des retranchements, il fit retraite à petits pas et s'alla loger à Faucoucourt et Cessières. Sachant qu'il ne pourrait attirer le duc à la campagne, s'en retourna assez fâché à son camp devant Paris. (Richard, p. 281).

En septembre 1590, le sieur d'Humières du parti du roi avec son capitaine Gentil, gascon de nation et pétardier, essaya de faire sauter avec des saucisses la porte Royée. « Si la porte du tapecul fut jetée par terre, la longue saucisse qui devait attaquer la porte principale creva en chemin, donnant l'alarme à la place, laissant à peine le temps aux attaquants de s'enfuir vers Leuilly ». (Richard, p. 307). En conséquence, la porte Royée sera remurée, rehaussée et les étuves abattues. (Richard, p. 314).

En juillet 1592, le maréchal de Rosne amena à Laon un « ingénieux » pour les fortifications et la construction d'un logement citadelle (Richard, p. 389), près l'église Saint-Etienne (Lycée), mais ce projet trop coûteux ne fut pas exécuté.

La ville s'était abouchée avec Balagny, seigneur de Montluc, qui de Cambrai s'était emparé de Marle, Bohain, Ribemont, Pierrepont, pour qu'il attaque Crépy, fidèle à Henri IV, mais les exigences pécuniaires du reître étaient telles que Laon ne put y subvenir ; Balagny quitta la forteresse en colère, jurant de se venger.

Bon nombre de mutins parisiens, nous dit Antoine Richard, (p. 444) trouvèrent alors asile à Laon, dont le président Jeannin. Le commandement de la ville fut confié à Antoine du Maine, ou Lespinasse, dit Du Bourg, l'ex-gouverneur de la Bastille, qui avait résisté vigoureusement trois jours au roi, en envoyant sur les troupes royales plusieurs volées de canon et qui était sorti de la forteresse avec l'écharpe noire plutôt que de livrer la Bastille au roi pour de l'argent. (Sully, p. 348).

Près de lui est le sire de Lignerac, à qui le duc de Mayenne a confié son fils puîné âgé de 16 ans, Charles Emmanuel de Sommerive. Les troupes se composaient du régiment du gouverneur du Bourg, du régiment du Fresne, du régiment des Allemands, du régiment des Napolitains, de six compagnies avec capitaines et soldats de la garde de Monsieur de Rosne. (Richard, p. 449). Au total, 600 fantassins français, 200 lansquenets, 300 Napolitains, 600 cuirasses, barbançons et wallons et 200 chevaux-légers. Les travaux de terrassement seront effectués par les habitants de la ville et les paysans des faubourgs rentrés dans la ville avec tout leur bétail. Davila dira que la garnison possède munitions et feux d'artifice en abondance et une bonne fortification.

Malgré la prise de Paris, tout n'est pas gagné pour Henri IV. Soissons, La Fère, Amiens, Calais et Noyon sont aux mains des ligueurs et même La Capelle vient de se rendre aux Espagnols.

L'INVESTISSEMENT :

Le 25 mai 1594, Henri IV fait mine de se diriger vers La Capelle avec 12.000 hommes de pied et 2.000 chevaux, mais il détacha son arrière garde avec le maréchal de Biron qui rebroussa chemin et

se présenta vers 11 heures du matin à la descente de Vaux, presque aussitôt suivi par le gros des troupes. A 14 heures, le dispositif d'investissement est mis en place : La Chastre barre le chemin de Reims, le duc de Nevers, celui de Soissons, le duc de Longueville, celui de Noyon. Le roi se réserve la principale avenue par où l'armée espagnole pouvait s'acheminer droit de La Fère avec le Comte de Soissons et le sieur de Vic.

Pour surveiller mieux le chemin, le sieur d'Humières campa sur une petite colline avec ses 300 cuirasses ; de plus, le roi craignant une attaque à l'improviste fit occuper Crécy-sur-Serre par Clermont d'Amboise avec 5 compagnies d'arquebusiers à cheval et il renforça la garnison de Saint-Lambert (Davila, p. 1124).

Henri fit escalader les pentes de Saint-Vincent, qui en dehors de l'enceinte de la ville étaient entourées d'un rempart non gardé, les cent italiens qui l'occupaient étant rappelés en hâte pour renforcer la garnison. La ville fut dès lors si vite investie que les paysans venus au marché ne purent sortir de la forteresse.

Puis en toute diligence, les chemins étant assurés on se mit à faire cinq redoutes : La première sous le maréchal de Biron ; la deuxième sous Saint-Luc ; la troisième sous le baron de Salignac ; la quatrième sous le sieur de Montmartin ; la dernière, sous le Comte de Grammont. (Davila, p. 1125).

Il est intéressant dès lors de savoir que tout ce travail de retranchement fut ordonné par l'ingénieur Jean Errard de Bar-le-Duc, chéri et aimé du roi, ingénieur de toutes les fortifications et travaux du génie des provinces de Picardie et d'Île-de-France (dit son brevet de noblesse).

Las, les Laonnois connurent la résolution du siège par ce grand remuement de terres. Du Bourg distribua à chacun sa tâche, même les ecclésiastiques firent connaître qu'ils n'étaient pas paresseux et feraient leur devoir. (Richard, p. 445).

Aussitôt les assiégés avec vigueur apportèrent grand obstacle au travail par coups de canons et furieuses sorties. Les assaillants ne pouvant encore se mettre à couvert dans les tranchées garnies de parapets, les deux premiers jours leur furent très meurtriers ; 400 soldats furent tués dont le sieur de Forcade, le vaillant défenseur de Crépy-en-Laonnois, les années précédentes ; le baron de Termes perdit une jambe et le marquis de Cœuvres, François-Louis d'Estrées reçut une arquebusade dans la cuisse, dont il mourut quelques jours plus tard à Coucy-le-Château ; c'était le frère aîné de la belle Gabrielle (Davila, p. 1125).

Le 31 mai, le roi installa son artillerie sur des cavaliers sur l'esplanade devant Saint-Vincent, les braquant sur la grosse tour Saint-Remi et la tour aux bœufs, endroit qui passait pour imprenable.

Il faut tout de suite dire que les canons de cette époque sont extrêmement fragiles, après chaque tir, il faut les rafraîchir au vinaigre pour les refroidir et pour éviter qu'ils ne crèvent, on ne peut tirer beaucoup de salves à la suite. De plus, le tir est très imprécis.

Le 2 juin, les canons du roi avant 4 heures tirent 160 coups (sans doute 16 coups chacun) qui n'abattent que deux guérites au sommet des tours. Quelques boulets, nous dit Richard, offusquèrent l'abbaye Saint-Martin et un coup tiré sur le moulin Saint-Étienne tua une fille à la porte de sa maison près la porte Soibert ; le meunier du moulin visé se dépêcha de démonter ses meules et matériels pour les mettre à l'abri. Mais les Laonnois ripostèrent, les deux canons et les deux coulevrines de la Ligue, installés sur le boulevard de Notre-Dame La Profonde battirent Saint-Vincent, d'où le roi observait la ville. Un canonnier, nommé Laloue, fut tué au milieu d'une troupe de cavaliers ; sur le pont-levis, le comte de Montbazou, gouverneur d'Angers, fut fauché et tué ; un boulet de canon faillit emporter la tête d'Henri IV en se fichant dans le rempart à un mètre derrière le roi ; à côté de lui, trois soldats et un capitaine furent tués. Dès lors, le roi trouva plus prudent de transporter son quartier général dans la cense d'Avain, Saint-Vincent étant trop exposé.

Le 5 juin, le roi déplaça une partie de ses canons de Saint-Vincent à Classon, les pièces sont descendues dans la vallée et avec beaucoup de peine regrimpées à travers les broussailles et les vignes à Classon. Le roi avait pris une part active à ce travail, si bien que, nous raconte Sully, il dut le lendemain se coucher dans son quartier à trois heures de l'après-midi, s'étant fait des contusions et des meurtrissures saignantes aux pieds, ce qu'il l'obligea à garder le lit, quoique le roi ne fut pas douillet. (Sully, pp. 367-368). Mais si les canons battant les tours Galliot, abattant seulement les deux tourelles supérieures en brique et si un boulet alla se perdre rue du Bloc, c'est-à-dire rue Serurier, où il tua un passant, ils écrêtèrent les moulins, les empêchant de tourner, les Laonnois durent ressortir leur moulin à pierre pour avoir de la farine. Ils mirent alors falots et lanternes ardentes au sommet des clochers de la cathédrale afin de bailler connaissance des nécessités de la ville au duc de Mayenne et à Charles Mansfeld.

Face à Classon, le gouverneur Du Bourg fit détruire un beau moulin sur la hauteur de Galliot et installa un puissant retranchement, d'où on pouvait incommoder les assiégeants installés dans la contre-escarpe, ainsi qu'une longue tranchée dans un bout à l'autre du champ Saint-Martin, environnée de futailles remplies de terre, afin que les troupes royales ne pussent avancer dans ces retranchements, quoique leurs canons aient détruit deux tourelles de brique près la porte Galliot, ils n'ont pu abattre que partiellement les dix moulins de Saint-Martin, c'est alors que les ecclésiastiques de Saint-Martin qui étaient chargés de garder les remparts se firent

déplacer rue du Bloc, trouvant l'endroit trop chatouilleux pour eux, ce qui leur fut immédiatement accordé par Du Bourg qui se méfiait de leur peu de combativité.

Il est intéressant de remarquer que la plus vieille gravure de Laon, attribuée faussement au graveur Merian du début du XVII^e siècle, est une représentation exacte du siège de Laon par Henri IV, car on y voit :

1°) les canons sur les cavaliers devant Saint-Vincent ;

2°) ceux montés sur la butte de Classon ;

et enfin la redoute d'Avain, au bas de la pente alors qu'il n'y a pas de citadelle à l'est.

Nous avons également un dessin de Guillaume Goerters de Malines, ingénieur de l'armée espagnole, sur la bataille dans la plaine. Ce dessin doit être interprété car il se présente sur deux plans. En haut, la ville de Laon, face nord, avec les canons du roi porte Créhaut et en bas la bataille de Sauvrezis, qui géographiquement se déroule à l'ouest de la montagne.

Nous avons aussi deux plans de Chatillon sur la forêt de Saint-Gobain avec Saint-Lambert dans ses étangs.

Le 8 juin, le roi envoya son officier Givry à la découverte avec 300 chevaux, mettant au-delà de Cerny en déroute une troupe égale à la sienne qui portait des munitions de guerre (Devismes, p. 39, t. 2 - Sully, p. 367).

Le même jour, à la faveur de plusieurs arquebusades du haut des remparts, il se fit une sortie des gens de pied par le dedans des fossés à couvert de la contre-escarpe qui donnèrent dans la tranchée de la Moncelle (sud-est) déjà fort avancée où ils mirent le feu à quelques pièces de bois, tuant dix soldats des assiégeants, rapportant dans la ville en butin des armes et des manteaux. (Richard, p. 447).

LA BATAILLE DANS LA PLAINE.

Le 12 juin, sur le rapport de Givry que l'ennemi ne songeait pas à Laon, le roi s'en alla dîner à Saint-Lambert, maison du domaine de Navarre, où il était venu de nombreuses fois en sa jeunesse, alors qu'il était au château de Marle, pour y manger des fruits, du lait et du fromage frais. Pendant la sieste du roi, Sully, avec huit personnes de la suite, comme il faisait une chaleur extrême, cherchèrent le frais le plus épais de la forêt, peu loin du grand chemin de La Fère à Laon. (Sully, p. 382-383) : « Nous n'avions pas fait plus de douze ou quinze cens pas, qu'un bruit

qui se fit entendre à nous du côté de La Fère, obligea de prêter l'oreille attentivement : c'était comme un mélange confus de voix humaines, de claquemens de fouet, de hennissemens de chevaux, et d'un bourdonnement pareil au son des trompettes et des tambours entendus dans le lointain. Nous avançames jusques sur le chemin pour mieux entendre ; et pour lors nous aperçûmes distinctement à huit cens pas devant nous une colonne d'infanterie, étrangère à ce qu'il nous parut, marchant en bon ordre et sans bruit : celui que nous avions entendu étoit causé par les valets et gouvjats qui suivaient, et par les conducteurs d'un convoi considérable d'artillerie qui escortait. Portant notre vûte jusqu'où elle put s'étendre, il nous sembla voir défiler après ces chariots un si grand nombre de troupes, que nous ne doutâmes plus que ce fut l'armée entière des ennemis.

Nous revînmes brusquement sur nos pas, et trouvant le roy qui à son réveil secouait un prunier dont le fruit nous avait paru délicieux « pardieu ! sire, lui dîmes-nous, nous venons de voir parler des gens qui vous préparent bien d'autres prunes et un peu plus dures à digérer. » L'explication se fit en peu de mots ; le temps pressoit : et le roy avait d'autant moins de peine à nous croire, qu'il nous dit avoir lui même entendu quelque chose depuis un quart d'heure ; mais que plutôt que de croire que Givry s'étoit si mal acquité de sa commission, il avait jugé que le bruit venait de son propre camp. Sa majesté donna ordre à douze de nous qu'elle trouva sous sa main, d'aller promptement vers les différents logemens de cavalerie, dont elle portoit toujours la liste dans sa poche ; d'y répandre l'alarme et de les presser de se rendre tous au quartier du roy... »

Davila nous explique (p. 1125) que l'armée espagnole, suivant l'ordre qu'elle avait eu de l'archiduc de secourir Laon à quelque prix que ce fût et de se régler en tout par le conseil et la conduite du duc de Mayenne, s'avisa de ne s'arrêter plus, ni à Saint-Lambert, ni à Crécy, et, prenant à main droite, de s'en aller par la forêt à une lieue des tranchées du roi, et d'arriver par ce moyen près de la ville, qu'ils la pussent secourir près des buttes de Sauvrezis. Le sieur de Montlouet, du parti du roi, s'était déjà fortifié dans le bois avec quatre compagnies d'infanterie, de sorte que le 15 juin, deux capitaines, un espagnol et un italien, furent repoussés par Montlouet avec peu de travail.

Mais le 16 au matin, la Berlote, valeureux capitaine espagnol, entra par surprise dans le bois avec 2000 fantassins et en chassa Montlouet qu'il fit prisonnier, ce dernier se retirant parmi les derniers de la file. En suite de quoi le régiment des gardes du roi s'étant avancé, demeura sur place après la mort de trois capitaines et plusieurs vaillants soldats ; ce qui donna l'épouvante aux autres prêts à lâcher pied pour fuir si le seigneur de Vic avec les régiments de Saint-Ange et de Navarre ne fussent arrivés à la rescousse. Une

furieuse bataille mit de Vic et ses troupes aux prises avec les deux terces (régiment de fantassins) des espagnols (Augustin Messie et de Trévie). Bientôt accoururent et le comte de Soissons et Givry, du parti du roy, contre le duc de Mayenne, avec sa cornette et ses chevaux-légers lorrains, débouchant de la principale avenue de la forêt, mais à cause des arbres et de l'étroitesse du lieu, les régiments du roi commençaient à plier et étaient en grand danger ; d'autant que Mayenne apercevant quelques arquebusiers qui s'avançaient vers une prairie les investit avec 60 chevaux et les tailla en pièces.

C'est alors que le maréchal de Biron survint et reconnut que les gens de pied couraient fortune d'être perdus ; il descendit de cheval, ainsi que tous ceux des compagnies de Torigny et La Curée, ainsi que le baron de Givry, arrêtant ainsi la fougue espagnole. Mayenne soutint le choc avec courage bientôt appuyé par Mansfeld, le sieur d'Humières à son tour descendit dans la bataille, tous étaient embarrassés par les arbres, les haies et l'étroitesse du lieu. Mais Mayenne et Mansfeld abandonnent le bois peu à peu, craignant d'être assaillis pendant la nuit, s'enfermant dans leur camp. (Davila).

Pendant ce temps, sur l'ordre de Mayenne, Nicolas Baty et Ducluseaux, maître de camp, partirent de Noyon avec une grande quantité de munitions et de vivres pour entrer dans Laon, mais le duc de Longueville qui battait l'estrade leur prépara une embuscade, prit la poudre et les vivres, brûla les chariots et fit prisonnier Ducluseaux.

16 juin, c'est alors que le maréchal de Biron, pensant que Mayenne allait faire sortir des vivres et des renforts de La Fère, se dirigea de nuit et sans bruit vers La Fère, avec le sieur de Montigny, 800 Suisses, autant de fantassins français, les régiments de Saint-Ange et Navarre, deux compagnies d'Anglais, le baron de Givry avec la cavalerie légère, 400 chevaux du comte de Torigny et du sieur de la Curée ; il cacha sa cavalerie dans deux petits bois de chaque côté du grand chemin menant à Laon, l'infanterie se coucha dans les blés déjà grands et força tout son monde au silence absolu. Ce fut seulement au déclin du jour, après avoir beaucoup attendu et pressés par la faim, qu'ils aperçurent les chariots sortir de La Fère, profitant de la nuit ; ils les laissèrent passer et attaquèrent alors les derniers gardes. Cette arrière-garde des chariots voulut alors refouler vers La Fère, mais se heurta à la cavalerie, alors les Espagnols soutinrent le choc avec un grand courage s'abritant derrière les chariots, combattant avec pics et pieux ; portant grand préjudice à ceux du roi en blessant plusieurs, entre autre le colonel Saint-Ange, le capitaine Faverolles, lieutenant-colonel du régiment de Navarre, la Curée et Canisy, gendre du maréchal de Matignon, l'Isle de Marivaux, le futur gouverneur de Laon et Henri Davila, qui sautant par dessus une charrette, se démit le pied, en

grand danger de mort. Le feu fut mis à 400 chariots et Biron s'empara d'une grande partie des chevaux. Il resta sur le terrain de 7 à 800 hommes et plusieurs espagnols se noyèrent devant le portail de La Fère, écrit Henri IV, le lendemain dans une lettre qui est aux Archives de l'Aisne. Henri IV avait envoyé d'Espinay de Saint-Luc, ancien ligueur de Paris, négocié avec Mansfeld, son beau-frère qui le prenait de haut quand la nouvelle de la défaite fut connue par des salves des royaux.

Alors que la bataille de Sauvrezis avait été égale, Mayenne et Mansfeld perdirent alors l'espoir de secourir la ville après la défaite du convoi. (De Thou, p. 283).

Devant cet échec et pressées par la faim, les troupes espagnoles prirent le parti de regagner La Fère ; Mansfeld voulait décamper pour plus de sûreté la nuit, Mayenne refusa et accorda cependant que les pièces de canon commandées par La Mothe partissent avant l'aurore, mais lui fit retraite de jour, montrant à cette occasion des qualités éclatantes d'homme de guerre. (C'est Davila, du parti du roi, qui parle ainsi) : Quoiqu'il dut faire quatre lieues de chemin et se retirer par des lieux visiblement découverts à l'ennemy, dont la cavalerie surpassait en nombre la sienne, il le fit avec tant d'ordre et de constance qu'il ne reçut aucune sorte de dommage en sa retraite (pp. 14 et 15. Davila) : « Il aurait posé près de l'ennemy huit corps de garde, partie Italiens, partie Espagnols, l'un et l'autre commandés par Cecco de Sangre et Dom Alonse de Mendozze ; un escadron volant les soutenoit aux dernières files, où il estoit luy-mesme la picque à la main, & avec luy le prince d'Auellin, le marquis de Trévi, Augustin Messie, Dom Antoine de Tolède, Dom Jean de Bracamonté, & plus de cent capitaines réformés, devant lesquels marchoit la Berlote, avec son terse de Wallons, qui menoit six pièces de campagne, & se tenoit toujours prest à se tourner contre l'ennemy. Si tost qu'il fut jour, les Wallons se mirent à marcher & furent suivis de l'escadron volant ; ce que le roy sceut à mesme temps, par l'advis que luy en donna Parabere : alors encouragé par le maréchal de Biron, qui l'assura qu'il avoit laissé sur le chemin tant de corps morts, & de charrettes rompuës, que les ennemis auroient bien de la peine à s'en développer, il s'advança pour le charger en queue avec la cavalerie. Durant cela, ceux des corps de gardes, qui estoient les derniers à marcher, se retiroient avec une adresse merveuilleuse ; car à mesure que les mousquetaires faisoient leurs décharges, ils s'alloient mettre derrière les picquiers, sans tourner visage, & regardoient toujours l'ennemy de front. Les harquebusiers qui se trouvoient parmy les files, tiroient tout à mesme temps, & n'avoient pas plutôt achevé leur saluë, que ceux qu'ils avoient en queue, se trouvoient estre de front ; et alors pendant que ceux-cy tiroient, l'escadron reculoit peu à peu, si bien que sans tourner face, à ce premier en succedoit un second, & au second un troisième. Et ainsi, les uns suppléans consécutivement aux autres, ils se trouvèrent enfin tous ensemble

derrière l'Escadron volant. Mais à mesure que le Baron de Givry, le Comte de Soissons, et ceux qui estoient à la teste de la Cavalerie royale s'y acheminoient, les Ennemis baissoient leurs picques de grand courage, & à force de coup de mousquets, dont il tomboit une grelle epaisse, les repousoient de telle sorte, qu'avec tous les caracoles qu'ils faisoient en rond, ils n'osoient, ny passer outre, ny se mesler parmy eux. Cela se fit à diverses fois ; & cette retraite s'advançant ainsi, acquit une particulière loüange au Duc de Mayene, qui pour n'estre pas moins grand de cœur que de corps, & armé de toutes pièces, ne cessoit d'encourager les siens, & de vive voix, & par son exmple, ayant lui-mesme tué de sa main le sieur de Persy, qui avoit eu la hardiesse d'attaquer l'Escadron, avec une troupe de Chevaux-légers. Comme ils eurent ainsi continué leur marche, à la fin abatus de chaleur & de lassitude, ils arrivèrent en un chemin plus estroit, où La Berlote avoit dressé des batteries de part & d'autre dessus les bords des fossez ; ce qui obligea la Cavalerie Royale de faire alte, & de laisser sauver les Ennemis à La Fère... »

LE SIEGE.

Alors que l'armée ennemie s'en retournait à La Fère, le roi revint immédiatement au siège de la ville, faisant donner le canon et travailler aux mines. Dès le 1^{er} juillet, les assiégés sortirent les canonnières et donnèrent avec tant d'impétuosité dans les retranchements du Maréchal de Biron et de Montmartin, sous Chevresson et La Moncelle qu'ils y firent un sanglant carnage et y laissèrent morts douze capitaines, plus de 200 soldats (Davila, p. 16) — entre autres La Bourdinière, un parent des Destrées, le sieur de La Touche, du régiment de Navarre. Mais Boisie accourut et repoussa les ligueurs dans la ville et Biron, qui était au quartier du roi, coupa la tête d'un coup d'épée de la sentinelle la plus avancée qui n'avait pas donné l'alarme. C'est à ce moment que le sieur de Montluc, Balagny, amena ses troupes pour servir le roi sous Chevresson. Le roi, pour le récompenser, lui abandonna Cambrai, Marle et Ribemont. De son côté, Henri avait fait installer devant la porte Créhaut et la tour Le Maire (Gendarmerie) sept pièces de canon en deux batteries : cinq dans un jardin, près de la chapelle Saint-Just, deux sur le mont Créhaut (Devisime signale que l'on voyait encore les cavaliers sur lesquels étaient posés les pièces d'artillerie, avant la création du cimetière Saint-Just, vers 1780). En bas de la montagne, se trouvaient également quatre coulevrines dans les vignes de Saint-Marcel. Les ligueurs de leur côté avaient braqué sur l'ennemi leurs canons installés sur la tour Le Maire, dont le toit avait été arasé. Les ligueurs firent une sortie incendiant les gabions hauts de deux pieds qui protégeaient l'artillerie, ils laissèrent deux pièces de canon du roi offensées par ceux de la ville, l'une atteinte aux roues, l'autre à l'embouchure, 16 soldats et surtout deux canonniers furent tués. (Richard, p. 46). La perte des canonniers était grave, les spécialistes étaient très rares.

Le 7 juillet :

Sur ces entrefaites, arriva au camp du roi le sieur de Biel avec ses troupes, ainsi que Givry qui passa la nuit dans la tranchée sous Créhaut ; mais au point du jour, alors qu'il écoutait les quolibets et injures des corps de garde des deux parties, un arquebusier ligueur le tua à bout portant. Le roi en fut très affligé, car ce jeune homme d'illustre famille était plein d'esprit, entendait grec et latin, savait les mathématiques et promettait d'être un grand capitaine. (De Thou, p. 288).

Le 9 juillet :

Les mines auxquelles on travaillait depuis le début du siège allaient être prêtes ; de temps à autre, le roi faisait tirer le canon, pour que les assiégés n'entendissent pas le travail de ces sapeurs ; cinq mines furent préparées. Le roi, à la pointe du jour, somma Du Bourg de rendre la ville et reçut un refus catégorique, alors Henri donna l'ordre de faire jouer les mines. Mais elles réussirent diversement. Celle du sieur de Saint-Luc ne servit de rien, car les mineurs étaient tombés sur une source qui noya le fourneau ; celle du Comte de Grammont fut éventée par les assiégés, qui réussirent à la désamorcer ; celle du sieur de Montmartin abattit la muraille, mais sans endommager le terre-plein aménagé derrière. Seules les mines de Biron et de Savignac, à Chevresson firent grand effet, une tour s'abattit, mais au moment de l'assaut donné par Grillon, maître de camp, le comte de Torigny et le grand écuyer Bellegarde (le premier amant de la belle Gabrielle), les assiégés firent voler un fourneau qui accabla les assiégeants, imprudemment avancés sur le terre-plein. De plus, une pluie battante sépara les combattants incapables d'allumer les arquebuses. Pierre de l'Etoile à Paris dit que la saison était si pluvieuse que l'eau ne cessait de tomber pendant 36 jours, au point qu'on sortit la châsse Sainte-Geneviève pour la faire cesser.

Mais le plus grand assaut fut donné à la porte Créhaut. Le roi fit aller ses batteries tout le long du jour, tant et si bien que la tour Le Maire et la muraille à la porte Créhaut s'écroulèrent. Vers sept heures du soir, l'ordre de l'assaut fut donné par Biron, Bouillon et Saint-Ravy. Malgré la brèche considérable, les soldats ne purent se maintenir sur les éboulis, la terrasse intérieure étant encore très haute et intacte et la pluie battante faisait glisser les hommes ; le roi dut renoncer à l'attaque. Les jours suivants, les assiégés travaillèrent à réparer les dégâts et les royaux redressèrent leur batterie et renouvelèrent leurs gabions.

Le 18 juillet :

Les assiégés firent un trou sous la muraille de la ville par le dedans et au fond de la cave d'une maison contre l'église Saint-Nicolas Cordelle (les bâtiments du Génie, rue Vinchon) qui répon-

daït dans les fosses de la ville par où se fit une sortie des gens de pied donnant dans les tranchées de la Moncelle, du côté où les gardes ne se doutaient. Là, furent tués 20 soldats et faits 28 prisonniers parmi lesquels le sieur de Montigny blessé et deux maîtres mineurs du roi.

Le 19 juillet :

Le roi fait tirer ses coulevrines plantées dans le cimetière de Vaux sur les murailles entre Chevresson et La Moncelle. Les assiégés perdent l'espoir d'un secours extérieur. Les habitants pensent à la capitulation, et craignant l'émeute, Du Bourg fait enfuir une vingtaine d'entre eux ; le paiement des troupes mercenaires fait défaut, quoiqu'on ait à plusieurs reprises battu monnaies. Mais Henri IV sera surpris de voir combien la ville a encore de vivres et d'armements. La seule cause de la capitulation est le manque de numéraire pour payer les troupes.

Le 20 juillet :

Du Bourg, craignant la mutinerie, envoie Lignerac père rencontrer Lignerac fils, officier d'Henri IV, sous couleur de marchander la rançon du sieur de Montigny.

Une entrevue est alors prévue dans une petite maison de Bousson, le 21 juillet, en présence de Charles Emmanuel, fils du duc de Mayenne, assisté de Du Bourg, gouverneur de la ville, du président Jeannin, de l'évêque de Laon, Douglas, du côté des assiégés et du côté des assiégeants, du roi et de ses conseillers.

Il fut convenu que la ville ouvrirait ses portes le 2 août au roi, si dans l'intervalle, elle n'était secourue par une armée qui en ferait lever le siège, ou si les ligueurs parvenaient à faire entrer 600 fantassins en une seule fois ; le roi demandait en otage l'évêque Douglas, le maître de camp de Fresne, les capitaines Bellefons et Lage, deux Laonnois Claude Legras et Nicolas Branche.

Le 21 juillet :

Henri IV envoya demander un laisser-passer à Anne de Nemours, la mère de Mayenne, afin que la belle Gabrielle qui venait d'accoucher à Coucy-le-Château de César de Vendôme, le 7 juin 1594, sous la garde des hommes de Parabère, puisse venir le rejoindre sans ennui au camp de Laon.

Le 30 juillet :

Le Roi s'était livré à sa passion favorite de la chasse, à l'entrée de la forêt de Saint-Gobain, lorsque les chiens se mirent à aboyer furieusement, non contre des cerfs ou sangliers, mais contre 8 à 900 soldats cachés dans les broussailles qui attendaient la nuit pour pénétrer dans la ville et qui, au lieu d'attaquer le roi et sa suite peu nombreuse, s'enfuirent dans un désordre indescriptible. (Sully, p. 408).

Le 2 août :

Le Comte de Sommerive, Du Bourg et Jeannin sortirent par la porte d'Ardon avec les honneurs de la guerre, Charles Emmanuel entouré de ses officiers, soldats français et étrangers, ses serviteurs, les chevaux, armes et bagages, enseignes déployées, tambours battant et mèches allumées et tout habitant voulant se retirer avec lui.

Jeannin fit sa révérence au roi qui le caressa aimablement, après que dans une entrevue, tout au début du siège, (et dont je n'ai pu déterminer la date) le roi, trouvant Jeannin inébranlable, agacé de son opiniâtreté, l'ait menacé en lui disant brusquement que cette attitude pourrait lui causer un triste repentir et que le Président lui ait alors répondu hardiment qu'il entendait bien ce que signifiaient ces menaces qui étaient de la corde si la ville était forcée, mais qu'il en empêcherait l'exécution, car il se trouverait la pique à la main sur la brèche pour y mourir. (Dupleix, p. 152 - Sully, également). Les ligueurs furent, à leur demande, accompagnés jusqu'à Soissons par Biron.

Le 3 août :

Henri entra dans la ville par la porte Royée, se rendit à la cathédrale où l'évêque Duglas l'attendait ; après la messe, Henri demanda à écouter un sermon qui lui serait fait par le célèbre sermonneur Jacob, dont il avait beaucoup entendu parler. C'était, en effet, un des plus virulents ligueurs avec le fameux Tolozan. Il avait plusieurs fois demandé en chaire la défaite de ce « Béarnois, lequel avec ses diables déchaînés s'efforce d'accabler les enfants de Dieu » (Richard, p. 216), « ce Béarnois qui traçait son chemin en Angleterre et y faisait retraite avec la Jézabelle ». (Richard, p. 416...). On alla chercher le Jacob qui s'était caché et qui dut sur le champ improviser une palinodie, dont beaucoup s'amuserent à ses dépens.

La Ville offrit à Henri quatre pièces de vin et une magnifique arquebuse, dont la montre était en ébène incrusté d'ivoire ; sur la platine était gravé le siège de la ville. (Cette pièce, qui était au château de Pinon jusqu'en Mai 1860, fut vendue à l'hôtel Drouot, à un inconnu). Dans l'acte de capitulation, dont la bibliothèque conserve un des deux exemplaires signés par Henri IV, le roi impose les Laonnois de 57.522 écus pour payer ses dépenses du siège. Il nomme gouverneur de la ville Claude de l'Isle, seigneur de Marivaulx, à la grande colère de Biron qui se mit, dès lors, à conspirer contre le roi. Pour mater la ville, fut ordonnée la construction de la citadelle par Jean Errard, le remarquable ingénieur du roi, mais ceci mérite un autre exposé.

A Paris, on chantait ce quatrain pour la victoire d'Henri :

Le roi Numa par sa prudence
Composa l'an de douze mois
Mais notre roi par sa vaillance
Laon réduit à moins de trois mois.